

ange, semblaient parler pour lui et réclamer la préférence.

— Tu es trop jeune, mon enfant, dit le bon prêtre, ému d'admiration à la vue du touchant tableau qui s'offrait à lui.

— Ma jeunesse, saint père, sera ma meilleure protection. Oh ! ne me refusez pas cet immense honneur ! — Et des larmes brillaient dans les yeux de l'enfant, et ses joues s'empourpraient d'une émotion modeste en disant ces paroles. Et il étendit de nouveau ses mains vers le prêtre, et il supplia d'un ton si plein de ferveur et de courage, que le saint homme ne put résister. — Il prit le sacrement du divin mystère, l'enveloppa respectueusement dans un linge blanc, le couvrit d'une seconde enveloppe, et le remit entre les mains de l'enfant en disant :

— Souviens-toi, Tarcisius, qu'un céleste trésor est confié à tes faibles soins. Évite les endroits publics trop tumultueux, et n'oublie pas que les choses saintes ne doivent point être distribuées aux chiens, que les perles ne doivent point être jetées aux pourceaux. Tu garderas avec fidélité ces dons sacrés de Dieu.

— Je périrai plutôt que de les livrer, répondit le pieux jeune homme en plaçant le céleste dépôt dans le haut de sa tunique. Et, d'un air recueilli, il partit pour accomplir sa mission. On pouvait voir sur sa physionomie l'expression d'une gravité au-dessus de son âge, quand il traversait d'un pas léger les rues de la ville, mettant un soin égal à éviter les places trop populeuses et les rues mal famées.

Comme il approchait de la porte d'une maison, la maîtresse du logis, riche matrone sans enfants, le vit venir, et fut frappée de la beauté et de la douceur de ses traits. Et il était beau à voir, en effet, marchant rapidement, les bras croisés sur sa poitrine. — Arrête un instant, mon enfant, dit-elle en se plaçant sur son chemin ; dis-moi ton nom et apprends-moi où demeurent tes parents. — Je me nomme Tarcisius ; je suis orphelin, répondit-il en levant les yeux avec un sourire, et je n'ai pas de demeure, si ce n'est un endroit qu'il ne vous serait peut-être pas agréable d'entendre nommer.

— Alors entre dans ma maison et prends-y quelque repos ; je désire te parler. Oh ! si j'avais un enfant comme toi !

— Pas maintenant, noble dame, je ne puis entrer maintenant. On m'a confié l'accomplissement d'un devoir sacré et solennel, et je ne puis différer un moment de le remplir.

— Alors, promets-moi du moins de me venir voir demain, cette demeure est la mienne.

— Si je vis demain, je viendrai, dit l'enfant avec un regard inspiré qui le faisait ressembler à un messager d'un autre monde. Puis il s'éloigna. Pendant assez longtemps la dame le regarda s'éloigner, et, après quelques hésitations, elle se décida à le suivre. Mais bientôt elle enten-

dit un grand tumulte, accompagné de cris horribles qui la glacèrent d'épouvante ; elle s'arrêta... les cris cessèrent, et elle continua sa route.

Cependant, Tarcisius, l'esprit préoccupé de pensées plus élevées que celle d'être un jour l'héritier de cette noble matrone, marchait en hâte vers la prison ; pour y arriver, il avait à traverser une grande place où des enfants, échappés d'une école voisine, commençaient leurs jeux.

— Il nous manque quelqu'un pour notre partie ; comment allons-nous faire ? venait de dire le chef de la bande.

— Voilà justement notre affaire ! s'écria un autre ; voici venir Tarcisius que je n'ai pas vu depuis un siècle. C'est un bon garçon, très habile à toutes sortes de jeux. Viens donc, Tarcisius ! cria-t-il en l'arrêtant par le bras, où donc cours-tu si vite ? Viens jouer avec nous, viens ; tu seras bien gentil.

— Je ne puis en ce moment, Petilius ; en vérité, je ne puis pas. Je suis chargé d'une commission très importante.

— Bah ! il n'y a pas de commission qui tienne ! cria celui qui avait parlé le premier, grand et fort garçon qui avait l'air et les traits d'un rustre. N'essaye pas de résister, car je ne le souffrirais point. Ainsi, viens vite.

— Je vous en prie, dit le pauvre enfant d'un ton suppliant, je vous en prie, ne me retenez pas !

— Je n'écoute rien, répliqua l'autre. Mais, voyons, que caches-tu là si soigneusement dans ta poitrine ? Une lettre, je suppose ; eh bien ! elle ne s'envolera pas pour être un instant hors de son nid. Donne-la-moi, je la mettrai en sûreté pendant que nous jouerons. Et il tendit la main pour s'emparer du dépôt sacré que l'enfant portait sur sa poitrine.

— Jamais, jamais ! répondit l'enfant en levant ses regards vers le ciel.

— Je veux voir cela, dit l'autre en insistant brutalement ; je veux voir ce que c'est que ce merveilleux secret. Et il se mit à pousser violemment l'enfant en lui tirant le bras pour lui faire lâcher prise. Une foule d'hommes du voisinage se rassemblèrent autour d'eux, tous demandant avec curiosité de quoi il s'agissait. Ils voyaient un enfant qui, les bras croisés sur sa poitrine, semblait doué d'une force surnaturelle, car il résistait énergiquement à tous les efforts d'un garçon plus grand et plus fort que lui et qui cherchait à lui faire livrer le secret du message dont il était porteur. Les coups de poing, les soufflets et les violences de toute nature semblaient n'avoir sur lui aucun effet. Il les supportait sans murmurer, sans tenter d'y répondre, et rassemblait tous ses efforts pour défendre son dépôt sacré.

— Qu'est-ce que peut être cela ? se demandaient-ils les uns aux autres et nul ne pouvait